

# **De l'âme belge en moi fermente la mixture**

*des origines de la famille Possoz*

Joseph Possoz  
1916

## Présentation

### I

*D'abord, ami lecteur, nous ferons connaissance,  
Si vous le voulez bien. Quelqu'un assurément  
Qui de me présenter aurait la complaisance,  
Me ferait grand plaisir. Mais malheureusement  
Je n'ai pas de parrain dans la littérature.  
Par moi-même il faut donc que je sois présenté.*

*" De l'âme belge en moi fermente la mixture  
Fait de germanisme et de latinité. "*

*Je porte un nom romand issu de l'idiome  
Qu'adoptèrent au sud du Léman ces Gaulois  
Dont les pères longtemps ont tenu tête à Rome,  
Mais subirent enfin son langage et ses lois.*

*Entre l'altier Mont Blanc et l'âpre Maurienne  
S'étend la Tarentaise au climat froid mais sain,  
Tout à côté de la frontière italienne.  
Ce pittoresque val est bordé d'un essaim  
De montagnes formant un colossal cortège  
De géantes aux corps de roches recouverts  
De jupes de verdure et de bonnets de neige.  
Dans ce coin de Savoie aux longs et durs hivers,  
L'Isère, se jetant de son berceau de glace,  
Précipite sa course au fond du val étroit  
Et bondit comme un cerf qu'une meute pourchasse,*

*Pour fuir, dès qu'il se peut, ce domaine du froid.  
C'est un rude pays, des plus pauvres d'Europe,  
Où vit un peuple pauvre et rude comme lui.  
Mais ce peuple est croyant et sa foi l'enveloppe  
Comme un manteau; la croix du Christ est son appui.  
Quand trop cruellement l'opprime la misère,  
Quittant, puisqu'il le faut, le froid pays alpin,  
Le savoyard, non sans regret, descend l'Isère  
Et sous des cieux plus doux s'en va gagner son pain.*

*C'est là, parmi ce peuple et ces cimes glacées,  
Qu'ont vécu mes aïeux, de longs siècles durant,  
Dans un village obscur : Montvalezan-sur-Séze.  
Quels furent leurs travaux, leur fortune, leur rang ?  
Ont-ils, humbles valets, travaillé pour un maître  
Ou, libres artisans, pratiqué les métiers,  
Ou, laboureurs livrés au dur travail champêtre,  
Fréquenté les marchés du Bourg et de Moûtiers ?  
Ont-ils, de leurs troupeaux, au flanc de la montagne  
Trait le lait savoureux ? Ou valeureux soldats  
De leurs comtes et ducs, fourni mainte campagne ?  
Ont-ils à Chambéry donné des magistrats ?  
Qu'en sais-je et que m'importe ? Une chose est certaine :  
C'est que de travailleurs et chrétiens pieux  
Ils forment une longue, très longue chaîne.  
C'est tout ce qu'il me faut savoir de mes aïeux !*

## II

*Jean-Antoine, l'un d'eux, quitta la Farentaise,  
Pour tenter la fortune en la Flandre française,  
Sous ce pauvre roi Louis seize.*

*C'est à Douai d'abord qu'il fixa son séjour,  
Là qu'il prit femme et là que, fruit de son amour,  
Plusieurs enfants virent le jour.*

*Il y fut aubergiste. Ensuite il eut la joie  
De se livrer, à Lille, au trafic de la soie,  
Produit de sa chère Savoie.*

*Jean-Antoine, à Douai, vécut de la Terreur  
Les sombres jours. A Lille, il vit de l'Empereur  
Naître et s'éteindre la splendeur.*

*J'ai là, devant les yeux, le portrait de l'ancêtre.  
Un air de bonté grave et douce le pénètre  
Et se dégage de son être.*

*Au milieu d'un visage entièrement rasé  
Brille un regard très fin et qui semble amusé,  
Peut-être même un peu rusé.*

*Cravate blanche à noeud bouffant, perruque noire,  
Gilet à fleurs, habit marron, ... il est notoire  
Qu'il fut peint sous le Directoire.*

*L'aïeule qui lui fait pendant arbore aussi  
La perruque du temps. Son visage épaissi  
Et rubicond est sans souci.*

*Sur son corsage bleu, pour paraître plus belle,  
Elle a drapé les plis d'un châle de dentelle,  
Suivant la mode alors nouvelle.*

*Je ne les connus point, mais j'aime ces aïeux.  
Dans mes ébats d'enfant ils me suivaient des yeux  
D'un air bienveillant et joyeux.*

*A les dévisager mon plaisir est extrême;  
Je retrouve leurs traits chez des êtres que j'aime  
Et leur sang bouillonne en moi-même.*

*Si les portraits parlaient, je voudrais pour ma part  
Entendre Jean-Antoine en patois Savoyard,  
Thérèse-Amélie en Picard*

## III

*Pour conserver son nom et propager sa race,  
Jean-Antoine laissait un seul fils : Marc-Horace.*

*Celui-ci, son père mort,  
Se sent poussé vers le nord.  
A vingt-deux ans il exerce  
A Gand le commerce  
Et vient épouser à Hal*

*La fille d'un brasseur, membre de la régence,  
Comme on appelait avec déférence  
Un conseiller communal  
Dans le royaume  
Du roi Guillaume.  
De leur union sont issus trois fils.  
L'aîné qui reçut le prénom d'Emile  
Naquit dans la grande ville  
Où l'Escaut reçoit les eaux de la Lys,  
Dans la ville qui jadis  
De la liberté civile  
Fut le berceau glorieux  
Mais tumultueux.  
Bientôt après sa naissance,  
Les auteurs de ses jours ont pris leur résidence  
Dans la ville de Hal  
Qui de sa jeune mère était le lieu natal.  
Là Sabine et Marc-Horace  
S'établirent sur la place.  
Leurs deux autres fils y virent le jour.  
En ce temps là, la Belgique,  
Dans un effort héroïque,  
A secoué sans retour  
Le joug du roi de Hollande :  
L'imprudent avait tenté  
De conduire à l'allemande  
Un peuple jaloux de sa liberté.  
Après dix ans de mariage,  
Marc-Horace, étant en voyage,  
Mourut à Namur, à l'hôtel.*

*Sabine, dans son long veuvage,  
Garda toujours sur le visage  
L'empreinte de ce deuil cruel.  
Combien de fois, ô ma grand' mère,  
Quand, en égrenant ton rosaire,  
Tu suivais mes ébats joyeux,  
N'ai-je pas vu sous ta paupière  
Briller un pleur silencieux  
Et mystérieux ?*

#### IV

*Emile en qui, l'âme émue,  
Je salue  
Mon père tant regretté,  
Eut une jeunesse sage,  
Sans orage,  
Comme un clair matin d'été.*

*A peine sorti de classe  
On le place  
Dans une étude de Hal,  
Où le jeune clerc s'applique,  
Méthodique,  
Au travail notarial.*

*Son destin veut qu'en Hollande  
Il se rende  
Plus tard, afin d'épouser*

*Jeanne-Marie-Kubertine...*

*Je m'incline,  
Mère et t'envoie un baiser.*

*O les jours de mon enfance !*

*Quand j'y pense,  
Devant moi soudain paraît  
La blanche maison natale  
Qui s'étale*

*Au coin de la rue au lait.  
Ma mère, au rez-de-chaussée,  
Empressée,  
Débite dès le matin  
Mille objets de mercerie,  
Ganterie,  
Laine coton et satin;*

*Tandis que chez le notaire*

*Mon bon père  
Ecrit tout au long du jour  
Des contrats de mariage,  
De partage  
Et de vente tour à tour.*

*A l'étage une chambrette*

*Propre et nette,  
Où mon père encor le soir  
Va s'occuper d'une agence  
D'assurance...  
O l'esclave du devoir !*

*D'une politique étroite*

*Et peu droite*

*Il fut victime longtemps.*

*Quand enfin l'on veut en faire  
Un notaire,  
Il a cinquante-deux ans.*

*Pour débiter à cet âge,*

*Quel courage,*

*Père, n'a-t-il pas fallu ?*

*Mais à me frayer la route,*

*Quoi qu'il coûte,*

*N'étais-tu pas résolu ?*

*Lorsque vient pour toi l'usure,*

*Cette injure*

*Que l'âge fait au labeur,*

*Je recueille avec ta charge,*

*Noble et large,*

*Un héritage d'honneur.*

V

Bénévole lecteur qui voulâtes me suivre  
 Jusqu'ici, ne pouvais-je au début de ce livre  
 Affirmer que je suis en toute vérité  
 Tissu de germanisme et de latinité ?  
 Si comme un savoyard j'adore la montagne,  
 Comme un Français du Nord la fertile campagne,  
 Et comme un Hollandais l'immensité des mers,  
 De la bruyère mauve et des pacages verts,  
 J'aime par dessus tout ma petite Belgique,  
 De toutes ses beautés synthèse magnifique :  
 L'Ardenne pittoresque avec ses hauts plateaux,  
 Ses vals profonds, ses rocs, ses forêts, ses coteaux;  
 La Fandre avec ses ports, ses luxueuses plages,  
 Ses antiques cités et ses gras pâturages;  
 Le Hainaut, la Hesbaye, aux champs lourds de froment  
 Que la brise berceuse ondule mollement;  
 La campine où, parmi l'odeur des sapinières,  
 Dorment des bourgs charmants sur des lits de bruyères;  
 Le bruyant pays noir, grouillant rucher humain  
 Dont l'inférial tapage eût assourdi Vulcain;  
 Mais surtout mon Brabant, le cœur de la Patrie,  
 Riche par son commerce et par son industrie,  
 Avec sa capitale aujourd'hui port de mer,  
 Si belle que tout Belge en est justement fier,  
 Ses coquettes cités, ses villages prospères,  
 Ses prés luxuriants, ses plantureuses terres,  
 Ses ravissants vallons, ses bois délicieux,  
 Ses chemins creux et ses ruisseaux capricieux.

Les Flamands de Louvain, les Wallons de Nivelles,  
 La population bilingue de Bruxelles  
 Forment un peuple unique, honnête, travailleur,  
 Réunissant en lui ce qu'offrent de meilleur  
 La race germanique et la race gauloise.  
 Oui, que sa langue soit ou romane ou thioise,  
 Son sang dans les deux cas est, ainsi que le mien,  
 Un composé gallo-romain et salien.  
 Au nord comme au midi, c'est le même mélange;  
 La proportion seule avec la langue change.  
 J'aime d'amour profond ce peuple au sang mêlé  
 Et ce pays au sol mollement ondulé,  
 Comme un enfant aimant sa mère avec tendresse.  
 J'ai partagé leur joie aux jours d'allégresse;  
 J'ai souffert avec eux à l'heure des revers.  
 Ce peuple et ce pays, je les chante en mes vers.

Joseph Possoz 1909-1916